

ALEXANDRE BERGAMINI

SANG DAMNÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-104896-4

© Éditions du Seuil, mars 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

L'auteur remercie le Centre national du livre pour sa bourse attribuée dans le cadre d'une résidence vie littéraire au monastère de Saorge, la Région et la DRAC Rhône-Alpes pour sa bourse d'écriture ainsi que la Mission Stendhal de Culturesfrance qui lui ont permis le voyage en Italie.

L'auteur rappelle au moyen de notes le contexte dans lequel il a vécu et écrit. Ces notes ont été tirées de rapports, articles et documents officiels ou non, librement interprétés.

Une analyse des trois procès du sang contaminé est proposée par l'auteur sur le blog : sangdamne-alexandrebergamini.blogspot.com

À Stanislaw Tomkiewicz

*Le dragon, symbole du ciel, vient combattre le faux dragon dont le principe terrestre a usurpé la figure. Le bleu sombre est la couleur du ciel, le jaune, la couleur de la terre. Par conséquent, lorsqu'il coule un sang noir et jaune, c'est un signe que ce combat contre-nature entraîne des dommages pour les deux forces fondamentales.
Je suis la salamandre, son incarnation.*

I

Tu aimeras
1968-1997

Elle me voulait à l'intérieur, ce à quoi elle se rattachait, son enfant à elle. Ils ne se parlent plus depuis six mois. Un mur entre eux s'est élevé. Dès ma naissance, le médecin brise ma clavicule. Fracture de la porte des dieux. Je suis l'enfant d'une mère désolée, le fruit de sa fuite, de sa sauvegarde. L'enfant d'un père mutique et obsédé. Fruit de leurs névroses, comme tous les enfants. Un enfant du silence, de l'isolement. Indésirable créé par le désir. Je suis né d'une brèche entre elle et lui.

*

L'eau. L'eau attire comme un aimant. Les reflets de moi, qui ne sais pas encore que je serai « je ». Le miroitement de l'arbre, l'ombre des frères qui veillent, des nuages, de la pierre du bassin. Dieu n'existe pas, j'incarne Dieu. Les poissons rouges s'échappent, brisent les songes. À peine si j'arrive à les suivre du regard. Le reflet des branches vides.

Seul au-dessus de l'eau. La source que je ne peux saisir. Les poissons en revanche oui.

*

Durant une semaine je recrache l'eau. Diagnostic du docteur, chewing-gum et odeur de clou de girofle. Mon père m'a sauvé *in extremis* par un bras qui dépassait. Il découvre que je suis en vie ; j'ai trois ans. Avant je n'existais pas, j'étais la chose de ma mère. Il attendait une fille. Il le regrette.

Le matin même, une photo où je hurle d'effroi entre deux grands frères hilares derrière un grillage. Je me souviens du jappement des chiens de chasse.

Cinq mois de rougeole. Écarlates. Enfant rouge sang. Puis neuf mois de coqueluche. On ne supporte plus ma toux. On ne me supporte plus. On monte en altitude, on prend l'avion, on me force à ingurgiter de la bave d'escargot. Le docteur vient chaque semaine. Un moyen d'attirer l'attention.

*

Je ronge mes ongles. Je ne me rappelle plus le jour où j'ai commencé à être rongé. Enfance baignée de nature sacrée et de craintes familiales ; je grandis au milieu des vergers, des chats blancs, protégé par un chien, un grand

frère, consolé par une mère, et la culpabilité de n'être rien aux yeux d'un père. Je ne suis pas celui qu'il attendait. Je suis son amertume. Avec moi, il perd son sourire. Je deviens ombre devant la menace sourde. Je suis la source et la preuve des conflits. Il me faudrait disparaître, les laisser en paix. J'ai six ans.

*

Nous sommes contraints de déménager dès la vente de la propriété. Mes journées passent à l'intérieur de l'unique buisson de buis, à côté d'un parking de HLM. Les nuits, je cours sur place. Un rêve se mêle à mon réel, s'insinue à la tombée de la nuit, lorsque je suis conscient, les yeux ouverts. Les murs et le plafond se liquéfient, je trébuche, le rêve s'accomplit. Bonhomme en allumette, tête de soufre, je fuis. Une masse informe poursuit, ingère sur son passage la foule, les voitures, les murs, les immeubles. Le goudron se déverse et absorbe sur son chenal la ville entière et la vie. Je cours afin de préserver l'étincelle. Une allumette sauve son soufre afin de sauver son âme. Dieu, dont j'ai appris l'existence, ne fait rien. Dieu faible des hommes faibles. Il ne peut m'extirper du cauchemar.

*

Les dieux de la nature inventaient les tempêtes, les combats entre les arbres, le tourbillon des feuilles, les crues du Rhône.

Les poissons argentés gisaient, englués de boue. Le lait brûlant du pis de la vache, les œufs crus, l'odeur après la pluie, les chiens collés par le train arrière, les biches et les cerfs, les cris du hibou, les ruisseaux, les fruits pour chaque saison où j'étais au-dehors seul. Ravi par la solitude.

*

La neige a un goût de fer.
Le fer, un goût de sang.
Mon sang, odeur de neige.
Interdit, lorsqu'il surgit.
Ce qui est caché s'échappe.
Le souffle de vie se dérobe.

*

La grand-mère italienne, la *nonna*, est « folle ». Elle dissimule le chocolat sous son matelas, en donne un carré en cachette, accuse ses enfants de lui dérober son argent et proclame dès qu'il pleut : « Les riches nous ont volé le soleil ! » Derrière la fenêtre de sa vie, elle chuchote en secret que nous sommes juifs. J'ose questionner le père : « Ta grand-mère perd la tête ! On te l'a déjà dit ! » Fin de la discussion.

*

Note.

Les juifs du xv^e siècle, sentant les pogroms s'organiser de toute part en Europe, prirent les noms des métiers qu'ils pratiquaient, des villes qu'ils habitaient.

*

Ma nature est mal comprise. Insolent et moqueur, dit-on. Apprendre à baisser les yeux, alors que je regarde. Arrêter de sourire « en coin », alors que je souris.

*

Retour en campagne ; nous étions tristes en ville. Le père oblige à tuer les lapins que nous élevons. Les lapereaux que je glisse sous mes draps et que j'embrasse. Il dit que cela fera de moi un homme à son image. Je finis par l'observer avec frayeur. Je vois un exécuter glacial, sans compassion, inhumain.

Le lapin se balance dans le vide, attaché par les pattes arrière. Il s'excite puis se calme. Le père saisit le bâton à pâtisserie. Il frappe une fois la nuque. Le lapin se tend, électrofilé, et se relâche, inerte. Lorsque le père ordonne de tuer, je suis contraint de frapper à plusieurs reprises. L'animal se tord. Je frappe de toutes mes forces pour abrégier les souffrances. Je rate l'endroit fatal, j'assène des coups sur le corps.

Je ferme les yeux. Le père finit l'exécution chaque fois. Je suis « bon à rien ». Il plante le couteau, tranche la jugulaire. La chair retient la peur, la chair au goût de mort. Je dispose une bassine au sol, l'animal se vide, le sang jaillit. Le rouge emplit l'esprit. Des gouttelettes aspergent nos chaussures. Les derniers soubresauts nerveux de mes lapins. Nous sectionnons aux poignets, aux chevilles. Avec une pompe à vélo, le tuyau entre l'entaille, j'actionne le piston afin de décoller la peau qui gonfle et se détache de la chair. Le père scinde le haut et nous tirons la fourrure vers le sol, la découvrant à l'envers, laissant l'écorché vif se balancer. La peau se retire à mains nues ensanglantées. Le père dissèque le ventre. Il écarte de ses pouces la cage thoracique, il écartèle, déchire de sa lame. Les os craquent. Les boyaux sortent d'un bloc, tombent au centre de la bassine, éclaboussent de sang, fument. Le fiel est ôté avec la pointe du couteau pour ne pas vicier la viande. Le foie et le cœur sont mis à part. Le foie et le cœur mis à part.

Les nerfs à vif, les entrailles ouvertes, les yeux exorbités, l'écorché c'est moi.

*

Je creuse la terre, ouvre le réfrigérateur par surprise, marche sur la neige et me retourne, aucune trace de Dieu, nulle part. J'abandonne des objets sacrés, un marron, une pierre, un nid de plumes, je les retrouve à leur place. Dieu est insensible à la beauté.

Mes vœux ne sont jamais réalisés : la paix dans le monde et la joie de mon père d'être avec moi. Je prie en vain.

*

Le vieux curé aime les mensonges. En confessant, il incite à mentir. Les petits péchés le laissent désappointé, pensif, sans vie. J'invente pour lui, je me surpasse, ses yeux s'illuminent. Je gagne des images d'animaux, créatures que je sais au-dessus des hommes. Il croit en Dieu avec force, c'est son métier. Il sent la moisissure et parle d'Amour et de Charité chrétienne avec sécheresse. Il aime les autres vieux, la tristesse et la petite monnaie. Le sang du Christ remplit abondamment son calice. Il déteste Micky, le chasse de l'église, de la messe, à coups de balai, parfois sous la pluie. Mon chien est une créature de Dieu, conçue à son image. Cet Amour autoproclamé rejette la matière de l'innocente. Je préfère mon chien à Dieu.

*

Le grand frère réconcilie l'univers intime avec le dehors. Il est un pont avec les autres. Il remplace Dieu. Je ne doute jamais que mon frère m'aime. Je marche sur ses pas. Il ouvre les portes en souriant.

*

Avec Béatrice et Fabio, nous nous retrouvons au fenil. À l'intérieur d'une grange, nous avons bâti, avec des bottes de foin rectangulaires sanglées de cordes, une maison de trois murs dotée d'une porte étroite. Chacun à notre tour nous entrons et devons nous déshabiller. Les deux autres restent à la porte, ferment les yeux lorsque nous nous mettons nus, les ouvrent lorsque nous sommes prêts, allongés, immobiles, le sexe découvert et le visage caché. Nous regardons le visage caché, le sexe, le ventre, la peau, le duvet, la respiration, le sexe encore. Personne ne touche, ne parle. Béatrice tente d'interdire de nous observer entre garçons ; elle ne trouve pas cela « normal à onze ans ». Nous lui disons qu'il n'y a pas de mal à regarder. Elle aimerait être l'unique.

*

Le frère de Béatrice est handicapé. Les gens du village l'appellent « le mongol » ou « mongolito ». Je suis persuadé qu'il a été adopté comme on adopte les chiens. Je serre Hubert contre moi, l'embrasse, touche sa peau blanche et douce, le caresse comme un petit animal. Hubert cumule nos intelligences et nos sensibilités. Lorsqu'il pleure, on arrache mon cœur. Je n'arrive pas à le consoler. Personne ne peut.

Hubert obéit à sa sœur. Il exécute ce qu'elle exige de lui. Lorsque nous allons voir l'âne braire, elle ordonne à

Hubert de mettre son doigt « dans le trou du cul » de l'âne. Ce qu'il fait. Puis elle lui ordonne de sucer ce doigt. Il le suce. Une autre fois, elle l'oblige à manger de la bouse de vache. Quand il rit, ses dents sont verdies, il mâche bouche ouverte. Il ne semble pas atteint par la bêtise des autres. Je jette une poignée de bouse fraîche sur les cheveux de Béatrice. Tellement furieuse qu'elle crie, qu'elle pleure devant nous, pour la première fois.

*

Je n'arrache pas les ailes des papillons, n'écrase pas de lézards. Je ne tire pas la queue des chats et ne lance pas de pierres et de pétards sur les chiens et les vaches. Que mes camarades puissent s'humilier de la sorte me désole. Leur cruauté m'interroge.

*

L'été, Fabio vient faner avec son cousin qui a seize ans. Ce garçon apprenti boucher arrive de la ville. Presque un adulte. Musclé, la peau bronzée et duvetée de poils blonds. Il peut d'un seul coup, se vante-t-il, tordre les cornes d'un taureau et le mettre au tapis. Je sais que c'est impossible, mais je le laisse dire. Il se montre, expose son corps sous son débardeur sale. Je peux l'admirer de près. Nous pratiquons la lutte. Au sol, il maintient mon corps frêle contre son torse, entre ses

bras, ses muscles, sa peau. Je sens son odeur, son haleine proche de ma bouche. Une goutte de transpiration glisse de son front et tombe sur mes lèvres. Le soir, autour du feu, il coupe sa paume avec un couteau. Nous mélangeons nos sangs. Je lèche sa paume. Il lèche la mienne.

*

Chocolat cuivré. La peau du père de Rachid comme du sucre. Odeur de safran, de karité, d'épices. Douceur du lobe de l'oreille. Mes doigts entre ses boucles épaisses. Duvet resté juvénile autour de sa bouche. Son sourire lumineux vers moi. L'éclat de ses dents. Sa langue de roses recouvre de mots aimables. Lèvres suaves sur mes joues, baisers à mon cou. Ses mains d'homme sur mes cuisses d'enfant, sur mes épaules, glissent sous le tissu, caressent le dos, les reins, au milieu des discussions et des rires. Moi seul sais quel monde s'éveille et s'ouvre. Conscient du manque d'affection, d'attention. La sensualité vient de l'autre, de l'étranger.

*

Nous nous retrouvons chez Serge. Plus jeune que nous, il a vu les films pornos de son père, a des poils et de la « jute ». Nous simulons des accouchements. Nos membres se dressent hors de nos shorts. Les bébés en plastique de sa sœur sortent de nos cuisses ouvertes. Lorsque nous sommes réfugiés en

sa cabane, il avale mon sexe. Un liquide blanchâtre s'écoule en filament de fondue savoyarde. Je suis hébété, légèrement dégoûté. Pas lui. Il dit en souriant « c'est ça la jute » et m'essuie avec son tee-shirt.

*

Avec Fabio, nous nous retrouvons l'après-midi au bureau de son père. Le lourd rideau vert bouteille crée l'obscurité. Il allume la lampe sur le secrétaire. Nous nous déshabillons. Nus sur le canapé. Fabio n'embrasse pas les garçons sur la bouche, sa bouche est réservée aux filles. Il connaît leurs sexes, celui de Béatrice. Pour moi, le sexe des filles est une caverne, où le sexe est retourné par crainte à l'intérieur de la fente. Nous parlons des poils que nous n'avons pas, de la jute avec un mélange d'écœurement et d'émerveillement. Le sperme devient trésor sacré. Semence chargée de pouvoir divin. Lait maternel retrouvé. Nous nous embrassons le sexe dur. Je peux entièrement ceinturer son corps glabre. Fabio s'offre. Fier que je considère ce don comme un privilège, un secret. Sa peau laiteuse irradie la pièce.

La nuit, ce rayonnement de pleine lune réapparaît. Je conçois le corps des autres pareil au corps du Christ crucifié, nu sur la croix. Ce sont des astres dont on cache l'éclat avec des vêtements. Afin de ne pas être ébloui.

*

Le sang de mon frère sur les mains du père se dilue au contact de l'eau. Le corps du frère que j'admiraais est enfoui sous la terre. Son sexe en érection, avec lequel il m'a laissé jouer, se décompose. Cette nuit nourrit mon désir et le rehausse de mystères, de songes inaccessibles de l'homme à venir, l'homme à aimer. Mon accès à la vie est scellé par une détonation. Emmuré par le silence. La claustration. La solitude. Je vais sans soleil errer hors du monde.

*

Laver ton corps nu et fin sous la paume de mon dessein. Ta poitrine ouverte, cratère dévoré, où la poudre noire a brûlé l'étoffe. Mon linceul. Plaie de mon obsession. Ton ventre à ma joue. Dépouille que mon corps vainement réchauffe. Ton visage enseveli derrière le mien condamne à l'ombre. Charrier la glaise sur ton être souple le martèle. Les morts enterrent les morts.

De cela, je n'ai rien fait. J'ai perdu à jamais une partie du monde dans lequel je vivais. Mon âme est un champ de ruines. Un cilice enfoncé en la chair. J'ai douze ans.

*

Mon frère de dix-huit ans s'est suicidé. Dieu ne vaut rien, injuste, impuissant, menteur et déloyal. Je ne lui adresse plus la parole.

Table

I. Tu aimeras

11

II. L'autre intérieur

77

III. *Primum Tempus*

159

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 103495 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE